

— Ah ! docteur, dit-elle, je le vois bien, vous êtes inquiet aussi !

— Mais non ; mais non, madame, répondez-je en parlant au hasard. Pourquoi serais-je inquiet ? Il aura été chez le notaire. Le pays est sûr, et personne ne sait d'ailleurs qu'il apporte de l'argent.

Une de mes préoccupations venait de se faire jour malgré moi. Je savais qu'une bande de moissonneurs étrangers avait traversé le village le matin pour se rendre dans un département voisin.

Eva poussa un cri.

— Des voleurs ! des voleurs ! dit-elle. Je n'avais pas songé à ce danger !

— Mais, madame, je n'en parle que pour dire qu'il n'en existe pas.

— Oh ! cette idée vous est venue, docteur, parce que vous pensiez que ce malheur était possible ! William, mon William ! pourquoi m'astu quittée ? s'écria-t-elle en pleurant.

J'étais debout, désolé de ma malaïresse, hésitant devant toutes mes pensées, balbutiant quelques mots sans suite, et sentant pour comble de malheur, que mes yeux allaient se remplir de larmes. Allons ! je vais pleurer, me disais-je ; il ne me manquait plus que cela. Enfin, il me vint une idée.

— Madame Meredith, lui dis-je, je ne peux vous voir vous tourmenter ainsi et rester à vos côtés sans rien trouver de bon à dire pour vous consoler. Je vais aller à la recherche de votre mari ; je vais prendre à tout hasard une des routes du bois ; je vais regarder partout, appeler, aller, s'il le faut, jusqu'à la ville.

— Oh ! merci, merci, mon ami ! s'écria Eva Meredith. Prenez avec vous le jardinier, le domestique ; allez dans toutes les directions.

Nous rentrâmes précipitamment dans le salon, et Eva sonna vivement à plusieurs reprises. Tous les habitants de la petite maison ouvrirent à la fois les différentes portes de la pièce où nous étions.

— Suivez le Dr Barnabé, s'écria Mme Meredith.

En ce moment, le galop d'un cheval se fit distinctement entendre sur le sable de l'allée. Eva poussa un cri de bonheur qui pénétra tous les cœurs. Jamais je n'oublierai l'expression de divine joie qui se peignit à l'instant sur son visage encore inondé de larmes.

Elle et moi, nous volâmes vers le perron. La lune, en ce moment, se dégageant des nuages, éclaira en plein un cheval couvert d'écumé, que personne ne montait, dont la bride traînait à terre, et dont les étriers vides frappaient les flancs poudreux. Un second cri, horrible cette fois, s'échappa de la poitrine d'Eva, la bouche entr'ouverte les bras pendants.

— Mes amis, cria-je aux domestiques consternés, allumez des torches et suivez-moi ! Madame, nous allons revenir bientôt, je l'espère, avec votre mari, qui est légèrement blessé ; un pied foulé, peut-être. Ne perdez pas courage ; nous reviendrons bientôt.

— Je vous suivrai, murmura Eva Meredith d'une voix étouffée.

— C'est impossible, m'écriai-je ; il faut aller vite ; il faut aller loin, peut-être, et ce serait risquer votre vie...

— Je vous suivrai, répéta Eva.

S'il y avait eu là un père, une mère, on lui eût ordonné de rester, on l'eût retenue de force ; mais elle était seule sur la terre, et, à toutes ses rapides instances, elle répondait d'une voix sourde :

— Je vous suivrai.

Nous partîmes. Les nuages alors voilaient la lune ; il n'y avait aucune lumière dans le ciel ni sur la terre. A peine pouvions-nous, à la lueur incertaine de nos torches, distinguer notre chemin. Un domestique marchait en avant. Il inclinait la torche qu'il tenait tantôt à droite, tantôt à gauche, pour éclairer les fossés, les buissons qui bordaient la route. Derrière, lui Mme Meredith, le jardinier et moi, nous suivions du regard le jet de lumière projeté par la flamme, cherchant avec angoisse si quelque objet ne viendrait pas frapper nos yeux. De temps à autre, nous élevâmes la voix en appelant M. Meredith. Après nous, un sanglot étouffé murmurait à peine le nom de William, comme si un cœur eût compté sur l'instinct de l'amour pour faire mieux entendre ses larmes que nos cris.

Nous arrivâmes dans les bois. La pluie commençait à tomber, et les gouttes, en frappant les feuilles des arbres, faisaient un bruit si triste, qu'il semblait que tout pleurerait autour de nous.

Les vêtements légers qui couvraient Eva furent bientôt pénétrés par cette pluie froide. L'eau ruisselait de toutes parts sur les cheveux, sur le front de la pauvre femme. Elle se heurtait les pieds contre les rochers du chemin, et souvent fléchissait au point de tomber à genoux ; mais elle se relevait avec l'énergie du désespoir et poursuivait sa route. Cela faisait mal à voir. La lueur rouge de nos torches éclairait l'un après l'autre chaque tronc d'arbre, chaque rocher. Parfois, à un coude du chemin, le vent semblait éteindre cette lueur, et alors nous nous arrêtions, perdus dans les ténèbres. Nos voix, en appelant William de Meredith, étaient devenues si tremblantes, qu'elles nous faisaient peur à nous-mêmes. Je n'osais regarder Eva ; en vérité, je craignais de la voir tomber morte devant moi.

Enfin, un moment vint où, tandis que, fatigués, découragés, nous marchions en silence, Mme Meredith nous repoussa subitement, s'élançant en avant et se jeta à travers les broussailles. Nous la suivîmes. Quand nous pûmes soulever une torche pour distinguer les objets, hélas ! nous la vîmes à genoux auprès du corps de William ; il était étendu par terre, sans mouvement, les yeux ternes et le front couvert

du sang qui s'échappait d'une blessure au côté gauche de la tête.

— Docteur ! m'a dit Eva.

Ce seul mot disait : — William vit-il encore ? Je me penchai ; je tâtai le pouls de William Meredith ; je posai ma main sur son cœur, et je restai silencieux. Eva me regardait toujours ; mais, à mesure que mon silence se prolongeait, je la vis fléchir, s'incliner, puis, sans dire un mot, sans jeter un cri, elle tomba évanouie sur le corps mort de son mari.

— Mais mesdames, dit le Dr Barnabé en se tournant vers son auditoire, voilà le soleil qui brille ; vous pouvez sortir, maintenant. Restez-en là de ce triste récit.

Mme de Moncar s'approcha du vieillard :

— Docteur, dit-elle, de grâce, soyez assez bon pour achever ; regardez-nous, et vous ne doutez pas de l'intérêt avec lequel nous vous écoutons.

En effet, il n'y avait plus de sourires moqueurs sur les jeunes visages qui entouraient le médecin du village. Peut-être même eût-il pu voir des larmes briller dans quelques yeux. Il reprit son récit.

(La suite au prochain numéro.)

PENSEZ-VOUS A VOUS MARIER ?

AUX JEUNES FILLES

Vous y pensez bien probablement ! Plus d'une fille y pense ! Trouver un mari semble le but principal de la vie de bien des jeunes filles, — se marier, — quitter le service ou laisser à telle occupation ; voire même peut-être échapper au contrôle des parents, — avoir un intérieur à elle, — améliorer sa condition, — avoir un mari qui travaille pour elle ; en un mot, une jeune fille a mille bonnes raisons pour se marier.

Avoir un intérieur qu'on puisse dire à soi est une bonne chose, car il n'y a rien de meilleur qu'une honnête indépendance. Il est bon d'avoir un compagnon affectueux. Enfin la vie conjugale "est une très bonne chose" pour une jeune femme. Qui peut dire le contraire ?

Mais n'oublions pas qu'on ne se procure pas ordinairement les bonnes choses avec rien. Les fruits de la terre sont d'excellentes ressources ; — le blé avec lequel on fait le pain, — les racines avec lesquelles nous nourrissons nos bestiaux, toutes ces choses, ainsi que vous le savez très bien, ne viennent pas d'elles-mêmes ; il faut les semer, les sarcler, les arracher, et pendant leur croissance, elles réclament toute la prévoyance, tous les soins des cultivateurs. Eh bien, pour être heureux dans l'état de mariage, il est indispensable, pour les parties intéressées, de faire appel à la prévoyance, à la prudence, au bon sens et aux principes religieux. Mais qu'il y a peu de jeunes femmes qui considèrent le mariage sous ce point de vue ; et combien y en a-t-il, au contraire, qui le regardent comme un fait tout ordinaire, méritant à peine un moment de réflexion !

Laissez-moi, ma jeune amie, causer un instant avec vous sur ce sujet. Je suis un vieillard ; moi-même, j'ai été marié ; j'ai eu des filles mariées ; j'ai eu des fils mariés, et plusieurs de mes neveux et de mes nièces sont mariés. J'ai bien réfléchi sur ce sujet ; j'ai observé la conduite de beaucoup de personnes mariées, et j'ai reconnu que s'il y a de nombreuses satisfactions dans l'état de mariage, on y rencontre aussi beaucoup de chagrins ; je sais donc que pour être heureux, il faut y réfléchir beaucoup avant de prendre un parti. Si, en raison du bien que je vous souhaite, vous voulez me donner quelques idées sur cette importante question.

Je vous vois déjà qui riez et me répondez : Quelle plaisanterie que de parler mariage ! Eh bien, peu m'importe que vous riez ; j'aime d'ailleurs une physionomie gaie ; mais croyez-moi bien, ma chère et jeune amie, le mariage n'est pas chose dont on puisse rire ; c'est au contraire, une affaire très-sérieuse. Ce n'est pas que je veuille dire que ce soit une affaire triste et désagréable, et qu'il s'y rencontre rien que de fâcheux et de pénible ; je crois seulement que vous et toutes ces autres jeunes filles devriez l'envisager avec calme, avec mesure et réflexion. Lorsqu'une jeune

femme va acheter un bonnet ou un chapeau, elle ne le plante pas sur sa tête pour se mettre ensuite à courir et à rire aux éclats en sortant de la boutique, — je ne pense pas du moins qu'il y ait beaucoup de jeunes filles assez folles pour cela ; elle arrange au contraire sa chevelure pour se regarder dans la glace une fois, puis encore de nouveau ; elle essaie le bonnet de cette façon ; elle l'examine de face, puis de côté, puis par derrière ; alors elle le retire de sa tête ; elle le tient dans sa main ; alors elle considère ce ruban, puis cet autre ; — la garniture est-elle de bon goût ? — la coupe lui sied-elle ? Elle pense, elle pèse toute chose ; elle l'essaie encore ; et elle l'examine à tous les points de vue, en dehors et en dedans ; et enfin, après maintes réflexions, elle l'achète ou le refuse.

Eh bien, est-ce que la question du mariage ne mérite pas au moins autant d'attention que l'achat d'un chapeau ou d'un bonnet ? Ce n'est pas que le bonnet n'ait un certain avantage sur le mariage ; et cet avantage, c'est que vous pouvez l'essayer pour voir s'il vous sied bien, et le rejeter s'il ne vous va pas.

Mais vous n'en pouvez pas faire autant avec le mariage, et cependant il serait bien autrement nécessaire d'examiner à fond la question avant de vous y décider. Une jeune fille soigneuse qui achète un chapeau s'assure si l'étoffe paraît solide à l'usage, si elle est d'un bon tissu, si les rubans ne doivent pas s'érailler. En ce qui concerne le mariage, une fille sensée cherchera à connaître les obligations, les devoirs et les exigences de la vie de ménage avant de songer à se marier.

Voilà qui mérite un peu d'attention avant de prendre un parti. Mais pour une jeune femme ce n'est pas là tout, ni même la moitié de ce qu'il y a à dire sur la question du mariage. — Dans certains livres de cuisine on vous dit avant de vous donner les instructions nécessaires pour cuire un lièvre : Attrapez d'abord votre lièvre. Moi j'irai plus loin et j'ajouterai : Voyez d'abord si votre lièvre vaut la peine d'être attrapé ; s'il ne vaut pas la peine d'être attrapé, il ne vaut pas la peine d'être mis à cuire. Eh bien ! procédez ainsi en ce qui concerne l'objet principal du mariage, c'est-à-dire "le mari." Il y a parmi les hommes plus de différences que parmi les lièvres, et il est infiniment plus difficile de se procurer un bon mari qu'un bon lièvre. Vous conviendrez avec moi, sans le moindre doute, qu'il ne vaut pas la peine de se marier, si l'on ne doit pas avoir un bon mari ; et je suis convaincu que pas une fille ne voudrait songer à se marier, pour peu qu'elle supposât qu'elle dût en avoir un mauvais.

Mais comment se procurer ce bon mari ? Il est indispensable, naturellement, de l'attraper d'une manière quelconque. Mais, pêcher un poisson, c'est à peu près la même chose ; le plus gourmand, le plus fou et souvent le plus mauvais des poissons va mordre à la première chose venue. Requins, chiens de mer et fous goujons se laisseront prendre à l'appât qui brille, ou bien à un petit morceau de chiffon rouge pendant au bout d'un cordon. Mais le poisson de la bonne espèce, celui qui vaut réellement la peine d'être pêché, ne se laisse pas prendre par les appâts brillants ; — non certes, — car il s'assure si l'hameçon présente quelque chose de bon ; il nage et nage encore tout à l'entour ; il goûte, il essaie, il mordille cent fois avant de happer. Eh bien, il en est de même avec les jeunes gens ; ceux qui sont sans mérite, les ébourdis et les fous, se laissent aisément captiver par de jolis figures par des traits souriants, de beaux chapeaux, de jolis bonnets, des robes à falbalas, exactement comme le chien de mer qu'attire un morceau de laine rouge ou comme le goujon qui se précipite sur un bout de clinquant ! Assurément une fille peut bien se procurer un mari quelconque au moyen de sa jolie figure, de sa toilette et de ses parures de tout genre ; mais est-il probable qu'elle en aura trouvé un bon ? Là est la question. Là est la question. J'ajouterai même qu'il est peu probable qu'elle

l'aura trouvé ; il est au contraire très supposable qu'elle en aura un mauvais. Car il n'y a qu'un fou qui puisse avoir bonne opinion d'une jeune femme qui affiche son amour pour la toilette et les parures, s'agitant, se pavanant, jolie qu'elle est, d'abord avec l'un, puis avec l'autre, dans l'intention de les séduire ou de les accrocher. Les hommes sensés et prudents (et je ne vois pas qu'on ait à s'occuper d'autres hommes que de ceux-là), loin de se laisser captiver par les parures d'une jeune femme, sont précisément ceux qui en font moins de cas ; ils seraient tentés de dire : elle est tout à l'extérieur, tout à l'apparence et bonne à montrer en foire : passe pour plaire un peu avec elle, mais ça ne vaut rien pour une femme ; elle a trop de séductions pour nous ; — filons avant d'être pris. Je me figure vous entendre me dire : Tout cela est très-beau, monsieur, mais une fille doit chercher à faire pour le mieux et s'arranger de manière à tirer parti de ses avantages. — Et moi aussi, cependant, je dis, j'admets qu'elle doit se parer à son avantage autant que possible, et que si elle désire trouver un mari, mieux elle s'arrangera et mieux elle fera dans son intérêt. Mais encore faut-il qu'elle sache le faire avec intelligence. Si c'est vraiment une fille de cœur, prudente, sensée, une digne fille enfin, son extérieur et sa manière d'agir témoignent de sa prudence, de son mérite, et de son bon sens. Si elle est d'un caractère doux et modeste elle montrera sa modestie et sa douceur par la simplicité, la propreté, la convenance de sa mise ; par sa tenue quand elle se trouvera dans la compagnie des hommes, et par l'honnête accomplissement des devoirs qui appartiennent à son genre de vie. Les jeunes gens sensés sont toujours à la recherche de pareilles jeunes femmes, car ces jeunes femmes-là sont très rares ; et quand ils les découvrent, ils sont fort empressés à les saisir, parce qu'ils savent qu'elles valent leur poids d'or. Une fille qui se fait belle et superbe avec bonnets, chapeaux et chignons, sans qu'elle ait les qualités requises pour faire une bonne épouse, une mère chrétienne, ne peut attraper qu'un pauvre nigaud comme elle ; mais elle ne captivera pas un jeune homme sensé ; elle peut compter là-dessus !

Mais supposons, me direz-vous, que je sois digne d'un bon jeune homme, comment faire pour le distinguer des mauvais ? A cela je réponds : les bons jeunes gens ressemblent fort aux bonnes pommes qui sont saines à l'intérieur. Les meilleures parmi celles-ci, ne sont pas toujours remarquables par leur apparence extérieure. Il arrive souvent même que les pommes vermeilles sont gâtées dans le cœur. Les jeunes gens les plus brillants, les plus gais, les plus généreux, ceux enfin qui passent leur temps à se promener, ou à boire dans les hôtels, sont fréquemment très défectueux sous le rapport moral.

Ce n'est pas voir un homme que de le voir à l'extérieur ; ses traits et ses habits sont en effet tout ce que vous en pouvez voir ainsi ; et ces détails sont choses très trompeuses la plupart du temps. Ce qu'il faut donc faire c'est de chercher à examiner son intérieur, c'est-à-dire son esprit ; à connaître ses véritables principes, son véritable caractère. Mais comment arriver à connaître cela ? Il est vrai qu'on n'y parvient pas facilement. Cela exige de l'observation et de l'attention de votre part : il faut examiner, mettre à l'épreuve, justifier. Il est vrai que vous ne pouvez pas pénétrer dans l'intérieur d'un homme et le retourner en dessus aussi facilement que vous le feriez d'un bas ; mais pour peu que vous continuiez à l'observer, vous saurez bientôt comment il se conduit, et vous pourrez dire à très peu de chose près, d'après sa manière d'agir, quel genre d'homme il est. Si un homme va dans les cafés passer son temps en mauvaise compagnie et passer, vous pouvez être certaine qu'une bonne femme et un intérieur agréable ne seront pas de son goût. Neanmoins, un jeune homme qui n'est ni ivrogne, ni d'habitudes grossières, mais labo-